

il faut les rejeter ; rêve à tout autre chose, mais jamais ne songe à la couronne ; cela te porterait malheur,—ajouta le vieillard en soupirant encore.

Arnold, après avoir de nouveau embrassé le prêtre, s'était élancé dehors. Il prit une voiture et se fit descendre rue de Sèvres, à l'endroit désigné, car la fenêtre était ouverte. C'était une grande maison tombant presque en ruines et paraissant inhabitée. Il pénétra sous la voûte, avec une parfaite sécurité. Il portait sur lui des armes, habitude qu'il avait contractée en Italie, où cette précaution est souvent nécessaire, et qu'il continuait depuis par caprice, ou en vertu d'un raisonnement particulier à son esprit bizarre. Il était loin, du reste, de songer à la moindre violence, et se figurait que la femme du pêcheur, après une intrigue ou un rapt, venait de faire des réflexions sérieuses et avait demandé au prêtre un asile, que le vieillard, hors d'état de marcher, s'était contenté de désigner. Arnold s'étonnait toutefois d'avoir été choisi pour une œuvre qui paraissait peu convenable à son âge et à son caractère.

Il a quelque raison pour me préférer à tout autre,—se dit-il, et il songea à remplir avec prudence et fermeté la tâche qui lui était dévolue.

N'apercevant rien qui indiquât un concierge, il marcha résolument à un perron, au haut duquel était une porte, la seule qu'on aperçût dans une petite cour que le jeune homme venait de traverser, et où il avait remarqué aux fenêtres plusieurs cercueils couverts de linge, ce qui révélait des blanchisseuses et n'était pas fait pour inspirer la terreur. Ne trouvant ni sonnette ni marteau, il heurta de la main, et eut soin de ne mettre dans l'intensité du choc rien qui sentit la violence ou la peur, sorte de calcul plus nécessaire en certaines circonstances qu'on ne le croit généralement. Un nègre pauvrement vêtu se présenta. Le jeune homme jeta pour la première fois les yeux sur la suscription de la lettre et demanda M. François. Le nègre se gratta la tête et demeura immobile.

—Me comprenez-vous ?—dit Arnold.

Le nègre resta muet.

—Il est vraiment déplorable,—pensa Arnold,—d'avoir affaire, dès le premier pas, à un homme qui n'entend point le français, et ne semble avoir l'intention de répondre en aucune langue.

A tout hasard, il prononça le nom d'Henriette Bertrand. Alors le nègre se mit à trembler, et faisant signe au jeune homme d'entrer, ferma vivement la porte. Après avoir regardé avec inquiétude dans la cour, il aperçut le sacre et parut très-contrarié de cette dernière remarque. Il ouvrit enfin les deux battants d'une grande porte qui se trouvait dans le vestibule, et avec gravité fit signe à Arnold de vouloir bien entrer. Le jeune homme croyant que cette porte communiquait dans une autre pièce, s'avança et se disposait à pousser les battants opposés, quand le bruit d'une serrure, joint à l'obscurité la plus complète et à l'étroitesse du lieu, lui fit comprendre qu'il se trouvait enfermé dans une armoire. Il appuya ses pieds au fond, son épaule droite au devant, et tenta vainement d'ébranler les parois. Il se demanda s'il de-

vait ou non appeler, et se résolut de n'en rien faire, dans la crainte de commettre une chose ridicule ou tout au moins inutile. Il se résigna donc et fut très-étonné d'entendre parler dans la cour. Il lui sembla distinguer des voix d'enfants et le bruit d'une voiture qui s'éloignait. Après quelques minutes d'attente, qu'il ne put se résoudre à prendre au sérieux, les battants se rouvrirent. Arnold, à toute occurrence, avait la main sur la crosse d'un pistolet armé, lorsque reparut le nègre, qui l'invita par signe à le suivre. Il obéit, et fut très-étonné de se voir conduit dans la cour. Il voulut résister, croyant qu'on allait sans plus de façon le mettre dehors ; mais le noir joignit les mains avec tant d'instance qu'Arnold l'accompagna dans la rue, remonta dans la voiture, où se trouvait une jeune femme belle et très pâle, vêtue en paysanne, qui lui dit avec un sourire mélancolique :

—Je suis Henriette, comment vont mes enfants ?

—Parfaitement,—répondit le jeune homme, qui à l'accent de ces paroles n'admit plus la moindre supposition fâcheuse ; —mais,—ajouta-t-il, voyant que la voiture se mettait en route,—vous avez des papiers à me remettre.

—Hélas ! Monsieur, je ne les ai plus,—répondit Henriette en cachant sa tête dans son mouchoir.

Arnold crut devoir s'incliner sans répondre, et ne fit point la réflexion que la jeune femme ne pouvait en cet instant apercevoir son salut muet.

Il mit par hasard la tête à la portière et vit le nègre courir à toutes jambes avec les gestes d'une joie extravagante. Arnold se souvint que cet homme emportait la lettre du prêtre, un scrupule lui vint à l'esprit.

—Ce noir s'appelle-t-il François ? demanda-t-il à Henriette qui avait cessé de pleurer.

—Oui, Monsieur,—reprit-elle en levant au ciel ses beaux yeux encore humides.

Le reste de la route se continua en silence. Arnold fit arrêter le sacre à la porte de la Visitation, salua Henriette et retourna à pied, car tout séjour dans une voiture publique était pour lui un supplice atroce et burlesque.

—Voilà donc,—se disait-il,—ma mission terminée ! Je veux être païen s'il est possible de comprendre un mot à ce qui nous arrive aujourd'hui. Je dois éviter toute question à cet égard, renfermer en moi les impressions, et lorsqu'elles débordent, les répandre en prières devant Dieu, puis en notes harmonieuses dans la solitude. L'artiste trouve un jour à ses peines intimes autant de confidentes qu'il éveille d'échos intelligents. Cependant je n'ai pas vu que les grands maîtres se nourrissent plus que les autres hommes de douleurs et de larmes. Sans doute il existe un art plus haut, plus inconnu, plus idéal et plus divin, dont la terre a perdu le secret, et que la foi candide et la prière ardente peuvent seules retrouver.

Comme il disait ceci, il remarqua que l'obscurité commençait à s'étendre et que déjà les masses lointaines des habitations se confondaient avec les nuages gris du ciel. Arnold était en cet instant dans une

rue déserte bordée par de hauts murs. Le vent qui se prit à souffler tout à coup ouvrit, à deux pas du jeune homme, une petite porte qui donnait sur un jardin. Il s'arrêta, et fut étonné de trouver, malgré l'hiver, une végétation forte, abondante et gracieuse. Il lui sembla qu'à une époque éloignée de sa vie, ou peut-être dans un rêve, il avait vu cette même disposition de berceaux, il s'était promené sous ces larges sapins dans un lieu où l'on apercevait de loin une longue terrasse avec des balustrades en marbre et des lions dorés, tels qu'il les voyait devant lui. Tandis qu'il interrogeait ses souvenirs et cherchait à coordonner ses idées, il lui parut qu'un éclair sillonnait la nue. A ce signal, l'horizon s'illumina, des fleurs couvrirent le sol ; sur la terrasse se dressa un palais féerique, tandis qu'une voix suave et mélodieuse, telle qu'on ne peut en entendre ici-bas, chantait sur un air admirable des paroles qu'Arnold ne pouvait comprendre. Il reconnut la voix qui l'avait frappé au sortir du Vatican, et, entraîné par un charme irrésistible, il entra sous de longues colonnades et aperçut une jeune fille d'une beauté surlumaine, qui, vêtue d'un costume étranger et le front couronné d'étoiles de diamants, s'avancait comme par un mouvement involontaire et spontané. Cette femme merveilleuse était celle qu'il avait vue à Rome. Il crut que l'ange de l'harmonie était descendu des cieux, et, fléchissant le genou, il allait exprimer son ravissement, quand la jeune fille, avec un délicieux sourire, se mit un doigt sur la bouche, et, dans une langue plus harmonieuse que l'italien, prononça quelques mots. Arnold ne pouvait la comprendre, mais le son de ces paroles lui semblait la révélation d'un bonheur incommensurable et le gage d'un glorieux avenir. Il admirait cette femme, qui n'avait pris au monde extérieur que les formes les plus exquises où puissent atteindre les combinaisons de l'art, ou plutôt les rêves du poète. Son front était plus beau, plus pur, plus noble et plus éclatant que le diadème qui le couronnait. Le feu de son regard, loin de pâlir à la splendeur des diamants, semblait jeter à ceux-ci des rayons lumineux. Ce regard était ardent comme l'éclair et pur comme l'azur des nuits dont il reflétait la couleur. Tout, dans cet être magique, et jusqu'au cadre même où il apparaissait, ajoutant à la grâce infinie des détails et à l'incomparable beauté de l'ensemble. Arnold attendant contemplant, toujours à genoux, cette créature divine qui le considérait avec une ineffable expression de doux attendrissement, de joie céleste et tout ensemble de mélancolie profonde. Il se levait ; il avait dompté les palpitations de son cœur, et les paroles se pressaient à ses lèvres. Soudain résonna comme un bruit métallique, et l'homme mystérieux et terrible, que, par anticipation à cette scène, nous avons montré auprès de Michaël se dressa entre Arnold et la femme inconnue.

Jules de TOURNEFORT.

(A continuer.)